



## DESACCORDES – Cordeyades

/ paru le 04-09-2004 /

Pour pénétrer dans le monde d'**Erik Baron**, il est nécessaire de se débarrasser de tout préjugé. Pour bien cerner la démarche de celui qui a joué de la basse sur l'album «**Pseu**» (du groupe **Pseu**, dont nous avons publié la chronique), il faut savoir qu'il a travaillé avec des personnes aussi différentes que **Jac Berrocal** (free jazz), **Noël Akchoté** (free jazz) ou **Charles Tyler** (jazz et classique), des noms pas très connus des rockers. Par contre, **Robert Fripp** et **Brian Eno** ont une réputation d'expérimentateurs de génie. L'esprit curieux **Erik Baron**, artiste inclassifiable, l'a poussé vers **Stockhausen**, **Gyorgi Kurtag** et **John Kenny**, pour n'en citer que quelques-uns. Il a joué de la musique dite contemporaine, du rock, de l'afro, de l'ambient, du jazz et de la world music. Pas moins de huit guitaristes, huit bassistes, deux percussionnistes et une harpiste font partie du line-up. L'improvisation y tient naturellement une place de choix et les compositions relèvent du génie. Cela dit, sa musique hermétique est un régal pour les esprits ouverts et les amateurs de découvertes. **Jacks Morse** est une très courte introduction en forme de bruitage musical qui évoque un syntoniseur et va crescendo. «**Basstrompes**» qui lui succède, évoque le monde sauvage dans la nature puis dans le monde civilisé. Lequel est le plus à craindre ? **Blackjuju**, c'est une suite de bruitages divers martelés sur un rythme hypnotique et parsemés de très courtes phrases musicales entrecoupées de percussions savamment dosées qui rappellent les sons collectés dans les usines ou les endroits publics. L'organisation de la musique est très élaborée. Pour qui se donne la peine de faire un effort soutenu de compréhension et d'imagination, c'est une très belle musique, une sorte de philharmonique électrique ou de symphonie cacophonique. Ces rythmes issus d'éléments disparates mais savamment organisés sont de petits chefs-d'oeuvre et ils atteignent les fibres les plus sensibles de notre univers sensoriel. **Lovezombies** se déroule sur un thème récurrent qui sert de transition. «**Abacouna**» fait appel aux rythmes tribaux africains ou à la musique indienne qui apportent leur part de mystère et de menace potentielle larvée. L'adjonction des instruments à cordes ajoute à la tension omniprésente. Leur utilisation peu conventionnelle transforme les perceptions que l'on peut en avoir et suscite la remise en cause de nos propres facultés sensorielles et leurs conséquences sur le plan émotionnel. **Rockaille** suggère

des tentatives de démarrage du moteur d'un engin motorisé qui finalement atteint progressivement sa vitesse de croisière mais toute interprétation est abusive dans la mesure où, c'est un truisme, les perceptions de chacun sont différentes. C'est un peu comme lors de l'observation des formes d'un nuage qui se déplace lentement et se transforme ; chacun y voit ce qu'il veut, ou plutôt ce qu'il peut : les formes se font et se défont et nos perceptions évoluent dans le temps et dans l'espace. En musique, chaque écoute modifie et transforme ce que l'on a cru entendre. Par ailleurs, le nombre de musiciens présents donne à cet album une ampleur exceptionnelle, même si cela est peu perceptible dans les sons repris à l'unisson. De plus, chaque objet familier devient un instrument dont on peut tirer des sons harmonieux. *Kwad* se décline sur un thème répétitif qui se termine en un long bruitage mélodieux et rythmé. « *Pluie de cordes* » fait appel à toutes les facettes des sons que l'on peut tirer des instruments à cordes. Débutant sur le mode discret, voire confidentiel, le morceau s'égrène comme une plainte lancinante lorsque, brutalement, des bruits et des sons inattendus créent la tension. La menace se précise et se transforme en outil de destruction. Sommes-nous en train de réduire en cendres notre belle planète bleue ? Sommes-nous en train de transformer notre havre de paix en enfer ? L'amas de sons divers sortis de nulle part suggère le chaos gigantesque qui nous entoure et nous entraîne, sur fond de bruit de sirène stridente qui nous glace le sang dans les veines. Génial ! *Koda* serait alors le symbole de ce monde abstrait qui nous sépare du bonheur et « *Funambules* » mode d'emploi pour tenter d'en déjouer les obstacles. Le très lugubre « *Marines* » vient à point nommé pour suggérer et comptabiliser les pertes encaissées par la destruction : toute cette beauté galvaudée est perdue à jamais et l'équilibre fragile est rompu pour toujours. La longue tirade en forme de complainte malsaine a fait son temps, il nous faut réagir s'il en est encore temps. Enfin, *Cut & Copy* est le point d'orgue de ce CD magique. Son rythme syncopé évoque un tir groupé. Les percussions assassines sont les témoins acoustiques de la destruction : nous avons réagi trop tard, ce monde de mutants ne nous appartient plus, nous n'avons plus qu'à payer le prix de notre insouciance.

Cet excellent album expérimental et élitiste, qui évoque quelquefois **Stockhausen**, comporte des moments de génie pur et, par ses nombreuses improvisations, il contient son lot de surprises pour les oreilles les plus averties. Chacun y trouvera une interprétation différente selon ses propres critères et c'est ce qui en fait à la fois la richesse et la faiblesse, car il peut susciter la controverse et inciter les esprits chagrins à crier à la supercherie.

Ils auraient tort : une remise en cause de nos perceptions les plus habituelles est un exercice très salutaire dans la mesure où il nous oblige à nous remettre en question et à reconsidérer ce que nous croyons être nos certitudes. Cet album est tout sauf facile à écouter et surtout à comprendre, mais on y décèle un peu plus de richesse à chaque écoute. Un must pour les esprits curieux, les amateurs de découvertes et les auditeurs imaginatifs, réceptifs et hypersensibles !



Septembre 2004

Après des incursions assez systématiques dans la musique contemporaine et expérimentale, Erik Baron revient avec sa formation pour nous délivrer un album étrange oscillant entre Free-Rock et Jazz-Minimaliste.

La guitare basse, instrument de prédilection du compositeur, est ici exploitée d'une manière originale et extrême. Le travail sonore s'oriente donc exclusivement vers cet instrument ainsi que la guitare électrique et l'on sent l'implication artistique qui déborde souvent sur d'autres formes d'expression comme le théâtre ou la danse.

L'auditeur ne doit pas s'attendre à des démonstrations techniques à la Stanley Clarke ou Jaco pastorius, mais à une recherche approfondie de sonorités abstraites.

Mise à part le titre "Black Juju" au groove très marqué et aux chorus dissonants, le reste de l'album est une suite d'ambiances assez oppressantes dues au son grave de la basse. L'utilisation de l'archet sur "Désaccordes" (à la manière de Jimmy Page mais dans un registre totalement différent), provoque des sonorités proches du rugissement. Les percussions sporadiques ajoutent une énergie brutale, presque tellurique. La matière fusionne avec le son et l'auditeur est happé dans ce malstrom universel, notamment sur la suite : "Pluie de cordes" et "Koda".

"LoveZombies" et surtout "Cut & Copy" (ou l'on retrouve le groove de "Black Juju") exploitent les rythmes électroniques pouvant rappeler le groupe Suisse Young Gods.

Désaccordes reste donc un disque élitiste et assez hermétique, qui intéressera essentiellement les amateurs de musique extrême et expérimentale.



## **Érik Baron - DésAccordes "Cordeyades" (Cip Audio 2003)**

Welch dramatische Düsternis! Welch schwelgerische Radikalität und genüssliche Sezierung eingefleischter Klangvorstellungen! Erschreckend und faszinierend zugleich, anziehend und mitreißend - und dabei stets gefährlich, bedrohlich und angriffslustig. Die Musik klingt minimalistisch, zudem, als sei ein Trio, vielleicht ein Quartett am Werk. Doch weit gefehlt, 19 elektrische Gitarren und Bassgitarren haben zu dieser abstrakten Klangorgie beigetragen. Nicht etwa hintereinander, sondern stets alle auf einmal! DésAccordes bezieht seine durchaus unterschiedlichen Ambitionen aus Einflüssen von Fripp, Toeplitz, Reich, Eno oder Branca. Die stets überzeugende und vielfältig variable und dabei äußerst präzise Arbeit des Ensembles, dem ein Harpist und zwei Perkussionisten hilfreich zur Seite stehen, könnte als Filmmusik durchgehen, wenn die Dramatik, die Dichte der Musik nicht so ergreifend, so konkret fordernd wäre. Möglich, dass es einen Film dazu geben mag, ein ebenso avantgardistisches Gefüge, das differenzierte, erschütternde Bildfolgen liefert. Aber besser nicht, die Musik lebt ohne Ablenkung eindrucksvoll genug. Niemals macht das in 12 Tracks untergliederte Werk den Eindruck, dass diese Menge an Musikern involviert ist. Und dennoch ist die Mächtigkeit eindrucklich zu spüren. Schwer düster, abstrakt und extravagant spielt das große Gitarrenensemble; disharmonische, monotone, wie eine Armee angriffslustige Strukturen entwerfend. Progressive Rock ist das gewiss nicht, eher ein weit entfernter Verwandter von Magma oder Univers Zero. Ein Studioprojekt für ein modernes Theaterstück (das die Bühne für sich allein brauchte!), ein Kunstwerk in sich. Oftmals eher unverständlich und doch faszinierend. Immer wenn die "Band" lauter spielt, sich ein strukturierter Klang bildet, macht sich Erleichterung breit, doch zumeist gehen die Gitarristen leise, verspielt, minimalistisch vor und verunsichern, bedrohen, zermürben. Da brechen harsche Töne aus, zerbersten über der Stille, kracht das Rhythmusgefüge, jaulen, kratzen, schnarren Töne. Eine finstere Angelegenheit, die einen kalten Schauer über den Rücken jagt! Es verlangt Experten, diese nuancierte Orgie tonaler Zerstörung zu genießen. Diese werden entzückt sein, denn ein so aufwändiges Werk, allein von der Anzahl der involvierten Musiker oder der geschriebenen Notenblätter, braucht Förderung, die es in permanent leeren europäischen Kassen nicht bald wieder geben wird.

[cipaudio.com](http://cipaudio.com)